

vj

ÉPITRE.

vous prier de ne vous pas plaindre de l'ennui que peut être il vous causera. Il vous paroitra sans doute singulier, quand vous l'aurez lu, (car je suppose que, ne fut-ce que par curiosité, vous lui ferez cette grace) que j'aie douté qu'il pût vous ennuyer. Mais je suis auteur, MADAME, l'on en prend l'amour propre plus aisément que l'on n'acquiert les talens qui devroient être toujours attachés à l'envie d'écrire; & d'ailleurs, il est à présumer que si mon ouvrage m'avoit paru ennuyeux, je ne l'aurois pas livré au public. Ce que je desire ardemment; mais ce dont je ne me flatte pas, c'est que, sans en juger aussi favorablement que moi, vous y trouviez, cependant, MADAME, de quoi me pardonner la liberté que j'ai prise, si malgré toutes mes precautions, & le peu d'apparence qu'il y a que vous me deviniez, vous venez un jour à me connoître.

Daignez recevoir les assurances du profond respect, avec lequel je suis,

MADAME,

Votre très-humble, &c.



LES HEUREUX
ORPHELINS.



PREMIERE PARTIE.

CE fut en l'année 1688, année si mémorable par la fuite & par les malheurs de Jacques II, qu'un jeune gentilhomme Anglois, nommé le chevalier Rutland, retourna dans sa patrie, après avoir, pour se former le cœur & l'esprit, parcouru pendant quelques années les différentes cours de l'Europe. Il y avoit; en effet, puisé toutes les graces & acquis tous les talens qui peuvent rendre un homme aimable dans la société; mais en même tems il étoit devenu assez philosophe pour être las du tumulte & du vuide qui regnent dans les cours & des peines ou des dégoûts que le ciel

semble avoir attachés aux plaisirs. Né avec un caractère doux & tranquille, il voulut sur-tout éviter de se trouver à Londres, dans un moment où l'on y étoit dans la plus cruelle agitation; & traversant le pays, sans approcher de cette capitale, il se retira dans une terre assez belle, qui en étoit éloignée de 50 milles, jusqu'à ce que le retour de la tranquillité publique lui permît de goûter les plaisirs de la ville, sans risquer de compromettre son repos. Il étoit déterminé à ne le sacrifier à aucun des deux partis qui divisoient alors le royaume & les esprits; & il lui eût peut-être été difficile de conserver une si raisonnable indifférence, dans un lieu où tout étoit en mouvement, & où l'exemple & des liaisons qu'il y auroit pu former, auroient vraisemblablement dérangé le plan qu'il s'étoit fait. Né Anglois, & par conséquent plus sérieux & plus philosophe qu'il ne sembloit devoir l'être à son âge, il n'eut pas de peine à supporter la solitude profonde dans laquelle il s'étoit promis de vivre. Ses réflexions, la lecture, la chasse l'occupaient tour-à-tour, & toujours assez agréablement pour lui faire passer sans ennui des jours que tout

autre, à sa place, auroit sans doute trouvé trop longs. Ce n'étoit pas qu'il n'aimât les plaisirs; l'amour, ou plutôt, ce qui est si peu lui, & qui quelquefois pourtant lui ressemble si bien, avoit rempli une assez grande partie de sa vie; mais son goût pour les femmes, ne l'avoit jamais mené plus loin que le goût même, & jamais aucune n'avoit pris sur son cœur assez d'empire, pour qu'il eût cessé d'en être le maître. Et étoit-il pour cela plus ou moins heureux? Le sentiment donne-t-il tout ce qu'il promet? Ce mouvement léger & capricieux, que l'on appelle le goût, suffit-il au bonheur? la tranquillité qui l'accompagne est-elle préférable à ce délicieux délire où plonge une véritable passion? C'est ce qu'il seroit difficile de décider; & sur quoi cependant, soit réflexion, soit caractère, le chevalier s'étoit déterminé depuis long-tems.

Avec d'aussi heureuses dispositions, & une ame, dont aucune passion n'altéroit la tranquillité, il conservoit, sans peine, une gaieté qui auroit été constante, s'il n'eût jamais essuyé de malheurs que ceux qu'en pensant différemment, il auroit pu s'attirer; mais le sort lui en avoit préparés, même avant son

existence ; & tout accoutumé qu'il y devoit être , il ne pouvoit cependant ne s'en pas affliger quelquefois.

Ce fut dans un de ces momens de mélancolie , qu'une rêverie profonde le conduisit un jour , & sans presque le sçavoir , au bout d'un vaste jardin qui entouroit son château. Là , il y avoit une de ces grottes rustiques , dont les Anglois , plus amis de la nature que de la symmétrie , ornent assez souvent leurs parcs. De cette grotte , dont il s'étoit approché , il crut entendre fortir des plaintes , auxquelles tout livré qu'il étoit en ce moment à ses réflexions , il prêta une oreille attentive. Le son des gémissemens qui l'avoient frappé , le guidant , il les suivit ; & à l'entrée d'un bosquet qui précédoit la grotte , il vit une corbeille qu'il ouvroit avec la précipitation que donne toujours la curiosité. Son étonnement fut extrême d'y trouver deux enfans qui paroissoient ne faire que de naître , & dont les tendres plaintes sembloient implorer son secours. Ils étoient fort proprement emmaillotés : sur la poitrine de l'un des deux , étoit attaché un papier , où il lut ce qui suit :

Au Chevalier RUTLAND.

» Une destinée inévitable abandonne
 » ces malheureux enfans à vos soins ; &
 » l'on vous connoît trop pour croire que
 » dans leur infortune l'on eût pu leur
 » choisir un protecteur plus généreux.
 » Ils sont jumeaux , & d'un sang qui les
 » rend dignes des bienfaits que leur état
 » exige de vous. Si vous daignez , comme
 » on l'espere d'un si honnête homme ,
 » avoir pitié de leur misere , vous n'au-
 » rez pas lieu de vous en repentir. Peut-
 » être sçavez-vous un jour pourquoi on
 » vous les confie par préférence à tout
 » autre : en attendant , bornez une curio-
 » sité qui , dans ce moment , vous seroit
 » inutile à sçavoir qu'ils sont l'un & l'au-
 » tre baptisés sous le nom d'ÉDOUARD ,
 » & de LUCIE. Adieu «.

Quelle que fût la surprise du chevalier , elle céda au besoin pressant que les deux infortunés qu'on lui confioit , sembloient avoir d'être promptement secourus. Sans hésiter , & presque sans y penser , il ramassa lui-même la corbeille , & courant du pas le plus précipité vers son château , il appella au plus vite une femme de charge qui s'y trouvoit , avec

quelques servantes, & leur ordonna de donner à ces enfans, sans différer, tous les secours qui pouvoient dépendre d'elles. Pendant qu'elles remplissoient ses desirs, il fit promptement monter à cheval quelques-uns de ses gens, avec ordre de chercher chez les fermiers, quelques femmes en état de nourrir ces deux petits orphelins.

Alors plus tranquille, il commença à réfléchir sur la singularité de cette aventure; & se trouvant entouré de tout ce qui composoit sa maison, il questionna sévèrement chaque domestique en particulier; mais tous lui jurèrent d'un air où il paroissoit tant de vérité, qu'ils ignoroient autant que lui-même, qui avoit porté ces enfans dans le lieu où il les avoit trouvés, & à qui ils pouvoient appartenir, qu'il se laissa enfin d'une recherche si infructueuse. Eh bien! dit-il, en regardant avec une bonté tendre, ces petits infortunés, à qui que ce soit qu'ils appartiennent, je ne trahirai pas une confiance qui m'honore. Que m'importe, en effet, de sçavoir à qui ils doivent le jour! ils ont besoin que je le leur conserve, & c'est tout ce qu'il faut à mon cœur. Oui, ajouta-t-il avec transport, je jure de ne les abandonner ja-

mais, & de leur tenir lieu de ces parens infortunés qui, sans doute, leur refusent à regret, les secours qu'ils leur devoient.

A peine s'étoit-il si solennellement engagé de servir de pere aux enfans que l'on remettoit entre ses mains, que ses gens lui amenerent deux nourrices, qu'il fit examiner avec tant d'attention, & auxquelles il recommanda si fortement le dépôt dont il les chargeoit, qu'il auroit persuadé que ces enfans lui appartenoient, si tout ce qui l'écoutoit, n'eût sçu que n'y ayant pas trois mois qu'il étoit de retour de ses voyages, ils ne pouvoient être à lui.

Peu de tems après, il apprit que Londres étoit assez tranquille pour qu'il y pût retourner sans courir le risque qui l'en avoit écarté. Il quitta donc sa solitude; mais ce ne fut pas sans ordonner de ce ton, qui fait si bien sentir que l'on veut être obéi, que l'on eût des enfans qu'il y laissoit tout le soin imaginable. Il voulut que sa femme de charge quittât ce titre, pour prendre le titre de leur gouvernante, & lui recommanda de ne leur rien épargner de tout ce qui pouvoit leur être nécessaire, les regardant, disoit-il, comme un présent du ciel qui vouloit rendre nécessaire à la socié-

té un homme qui, jusques-là, lui avoit été si inutile

Ses ordres furent exécutés à la lettre. L'enfance des deux nourrissons du chevalier n'ayant produit ou amené aucun événement considérable, on la passera sous silence. Leur bienfaicteur, que son goût pour les amusemens champêtres ramenoit assez souvent à sa terre, y jouissoit du doux plaisir que l'on éprouve en voyant ce que l'on rend heureux. Il prit insensiblement, par goût, aux deux enfans qu'il élevoit, l'intérêt que d'abord il n'avoit dû qu'à son humanité. Leurs jeux innocens l'amusoient; & à mesure que leurs idées se développoient, il se faisoit un plaisir & même une occupation suivie de les former & de les étendre. La nature sembloit vouloir le payer de la générosité de ses soins, par le caractère dont elle avoit doué ces deux petits infortunés

Lorsque leur esprit put percer les voiles de l'enfance, il eut tout lieu d'être satisfait de celui que le ciel leur avoit comme prodigué, pour les dédommager du malheur auquel il sembloit les avoir condamnés en naissant. La noblesse de leurs sentimens répondoit à celle de leur figure, qui ne laissoit rien à desirer,

Cet avantage frivole, sans doute, mais pourtant si nécessaire, & qu'ils possédoient tous deux au même point, les rendoit encore plus intéressans au chevalier. L'innocence & la vérité de leurs caresses le séduisoient au point qu'il passoit souvent auprès d'eux un tems qu'il auroit pu donner à des occupations plus sérieuses, ou en apparence plus agréables, mais qui l'auroient ou moins satisfait, ou moins intéressé. Il fallut enfin s'en séparer. Il étoit tems de songer sérieusement à leur donner une éducation qui répondît & aux heureuses dispositions qu'ils montroient, & à l'affection rendre qu'ils lui avoient inspirée. Il mit donc Lucie dans une de ces maisons qui, en Angleterre, tiennent lieu de couvens, où les filles de la première qualité sont élevées sous les yeux, & par les soins de filles qui sont elles-mêmes d'extraction noble, & qui par leurs sentimens & l'éducation qui les a cultivés, sont en état de donner l'une, & d'inspirer les autres à l'illustre jeunesse dont on leur confie les premières années. Aucun secours étranger ne fut refusé à Lucie: les meilleurs & les plus habiles maîtres lui furent prodigués; aussi profita-t-elle d'un bonheur si rare, dans une

situation aussi cruelle que l'étoit la sienne. Sa tendre reconnoissance pour le chevalier, & qui sembloit croître avec elle, lui donnoit un desir si vif de se perfectionner en tout, que quand elle n'auroit pas reçu de la nature les plus heureuses dispositions, elle n'auroit pu les emprunter de ce sentiment.

Pour Edouard, le chevalier le conduisit lui-même à Londres, où il le remit entre les mains du docteur Busby, renommé par les talens singuliers qu'il avoit pour élever la jeune noblesse, de laquelle il travailloit encore plus à former le cœur que l'esprit, quoiqu'il ne négligeât rien de ce qui peut contribuer à orner le dernier.

Quelques années s'écoulerent, pendant lesquelles Rutland, toujours attentif aux pupilles, dont il étoit chargé par la Providence, & qu'il chérissoit comme s'il les eût tenus de la nature même, voyoit avec un plaisir extrême les progrès que l'un & l'autre faisoient, chacun dans son genre. Edouard, de qui l'esprit & les talens prématurés ne lui laissoient plus rien à apprendre dans une maison consacrée à ne donner que les premiers élémens des sciences, sembloit demander à entrer dans une car-

rière moins resserrée. Le chevalier, pour mettre la dernière main à son éducation, l'envoya à Oxford, & lui fit faire en même tems ses exercices. Lorsqu'il les eut finis, Rutland le retira chez lui, comme dans sa maison paternelle. Là, il ne retrancha vis-à-vis lui, des façons & du ton d'un père, que ce qui inspire aux enfans plus de crainte que de respect, ce qui souvent interdit la confiance, & ne permet pas à l'amour de naître. Ces deux derniers sentimens étoient la seule récompense qu'il prétendit de ses soins: Eh! comment, en effet, lui auroit-on pu refuser ce dont il étoit si digne? Edouard étoit si pénétré d'estime, de respect, de tendresse & de reconnoissance pour Rutland, qu'il étoit impossible à celui-ci de douter de l'impression qu'il avoit faite sur le cœur de son pupille.

Le chevalier ne devoit pas être moins content de l'esprit d'Edouard, qu'il ne l'étoit de ses sentimens. Il étoit difficile que l'on en promît davantage. Il craignoit cependant de lui voir porter trop loin le goût qu'il marquoit pour les sciences; & un jour qu'il s'entretenoit avec lui, moins comme avec un jeune homme que l'on forme, que comme avec un ami

que l'on conseille & que l'on éclaire : Mon cher Edouard, lui dit-il, je vois avec beaucoup de plaisir, & vous ne pouvez pas en douter, le goût que vous avez pris à Oxford pour les lettres ; mais je voudrois, s'il étoit possible, que vous vous y livrassiez avec moins de fureur, & que vous puissiez sur-tout éviter cette sorte de pédanterie que nous autres Anglois ne prenons que trop ordinairement dans nos universités, & dont l'âge, le commerce du monde, son usage, les plus grandes places, ne nous défont pas toujours. Cultivez les lettres ; mais gardez-vous de vous livrer à l'étude, de façon à ne vous pas laisser le tems de réfléchir, & peut être à vous en ôter le moyen. Il faut, il est vrai, se former l'esprit, mais il ne faut pas l'accabler.

La nature ne veut être ni trop parée, ni trop nue. L'ignorant dégoûte ; le sçavant ennuie. Cultivez donc vos talens ; mais encore une fois, ne les chargez pas : ils ne sont rien sans les graces ; & les graces ne peuvent pas exister sans le naturel. Le tems où vous devez faire choix d'un état approche ; ne le faites pas sans les plus sérieuses réflexions ; de ce choix dépend le bonheur ou le malheur de la

vie : que le caprice ne vous guide donc pas dans une chose si importante. Un homme sensé ne doit rien entreprendre qu'avec l'intention, l'espérance même de réussir ; & pour que cette espérance soit fondée, il faut se sentir un goût naturel pour ce que l'on embrasse ; jamais les efforts ne remplacent la nature ; & tout travail forcé est nécessairement un travail sans succès. Tâtez-vous donc ; appliquez-vous à développer vos talens : faites-moi part de vos découvertes, j'aiderai à vous les rendre utiles ; & quel que soit le fruit d'un examen si nécessaire, comptez que l'argent & la protection ne vous manqueront pas, pour mettre en exécution des projets conçus avec prudence.

Monsieur, lui répondit Edouard ; enfant de vos bontés, qui me tiennent lieu de parens, de fortune & d'amis, je suis trop sensible à ce que je leur dois, pour avoir fait, de moi-même, un choix sur lequel j'ai cru que je devois consulter beaucoup moins mon inclination que vous-même. Quelque contraire que l'état dans lequel vous m'imposerez de vivre, puisse être à mes idées & à mes vœux, je sacrifierai, sans balancer, & mes répugnances, & mes desirs à vos

volontés; & je ferai tout ce que vos bontés peuvent exiger de ma reconnoissance, pour m'en rendre digne. Mais puisque vous poussez la générosité jusqu'à m'affranchir d'une si juste dépendance; puisqu'enfin vous rendez à lui-même, pour un moment, un infortuné qui est, & veut toujours être à vous, permettez que je vous dise que mon choix est tout fait. Oui, Monsieur, si le penchant, le goût, le desir même le plus ardent, doivent en décider, je n'ai plus rien à me demander. Eh! quel est donc, lui demanda Rutland d'un air surpris, cet état dont les charmes vous entraînent au point de vous inspirer un goût si vif? C'est, répondit Edouard, en se précipitant à ses genoux, le parti des armes.

Le chevalier avoit trop étudié le caractère d'Edouard pour être étonné de cet aveu; mais il ne put prendre sur lui de n'en point paroître fâché. En qualité d'Anglois, & d'Anglois qui pensoit solidement, cet état qui paroissoit à Edouard le seul dans lequel on pût vivre, ne l'enchantoit pas de même. S'il fut charmé de trouver dans son pupille une bravoure, qui ne le rendoit que plus estimable à ses yeux, il n'approuvoit pas

que ce fût dans le service qu'il en vouloit faire usage. Il n'omit donc rien pour lui faire perdre cette idée, & ne manquoit pas, en effet, de raisons pour la combattre. La certitude presque assurée de rester toujours subalterne, de contribuer sans cesse à la gloire des autres, & de n'en pas acquérir par soi-même, surtout lorsqu'on n'est pas d'une naissance qui puisse étayer les services; toutes ces raisons, & beaucoup d'autres furent vainement employées par Rutland. Au reste; ajouta-t-il, voyant Edouard consterné de la résistance qu'il opposoit à ses desirs, mes remontrances ne sont pas des ordres; tout ce que j'ai prétendu a été de vous parler en ami, sur le choix que vous avez fait; mais mon intention n'est pas de vous contraindre. Tout ce que je vous demande, est de ne pas vous laisser entraîner par le feu de vos idées. Faites vos réflexions; je les aiderai des miennes; & si après le plus mûr examen (car mon amitié l'exige de vous) vous persistez dans le choix que vous semblez avoir fait, vous me trouverez aussi prêt à vous y soutenir, que si vous vous fussiez déterminé pour l'état que je desirerois pour votre bonheur, & que je ne veux même pas vous indiquer,

de peur que vous n'imaginassiez que je veux vous le prescrire. Je vais, en attendant, différer votre départ pour Oxford, & faire venir votre sœur; elle ne connoît au monde de parens que vous; peut-être sa présence vous ôtera-t-elle le courage de l'abandonner. Ne me répondez point, mon cher Edouard, je vous en prie; & s'il le faut, je vous le défends. Consultez-vous; mais encore une fois, en le faisant, ne consultez que vous-même.

Aussi-tôt que le chevalier eût quitté Edouard, il fit partir l'ancienne gouvernante, avec ordre d'amener Lucie à Londres, le jour même: son frere & elle ne s'aborderent qu'avec les transports de l'amitié la plus vive. Rutland qui partageoit les tendres caresses dont il étoit le témoin, ne put voir, sans une joie mêlée d'admiration, les progrès qu'avoient fait la taille & la beauté de cette jeune personne. Rien de si aimable ne s'étoit encore offert à ses yeux. La régularité des traits se joignoit en elle à un air spirituel & fin; rien ne pouvoit égaler l'éclat & la fraîcheur de son teint. Des graces sans apprêt, libres, & tout à la fois modestes; un air noble & ingénu; ce je ne sçais quoi enfin, qui se

sent si bien, & se définit si mal, achevoient de rendre Lucie la personne du monde la plus séduisante. Le chevalier fut aussi content de son esprit, qu'il l'étoit de sa figure; il le trouva naturel & orné; son cœur lui parut, comme il l'étoit effectivement, droit & rempli de tous les principes & de toutes les vertus qu'il lui pouvoit desirer; & lorsqu'il voulut éprouver ses talens, il lui trouva, avec une voix charmante, tout ce que la connoissance de la musique, & le goût du chant peuvent ajouter à ce don naturel. Il y avoit même peu d'instrumens, de ceux qu'il semble que l'usage ait permis à son sexe, qu'elle ne touchât avec le plus grand succès.

Rutland enchanté des singuliers progrès de Lucie, ne pouvoit se lasser, ni de la voir, ni de l'entendre: il lui fit part des projets d'Edouard, & la pria de travailler à lui donner d'autres idées; mais bientôt Edouard parvint à lui faire goûter les siennes, au point même de l'obliger à prier le chevalier de ne s'y opposer plus; & celui-ci, après plusieurs tentatives aussi inutiles que les premières, crut ne devoir plus combattre une vocation si marquée, & ne songea plus qu'à l'équipage de son pupille. Né trop

noble, & devenu trop tendre pour y rien épargner, il le forma bien moins en bienfaiteur qu'en pere. Rien de ce qui pouvoit attirer à Edouard cette sorte de considération que l'opulence mérite si peu, & dont cependant elle est toujours si sûre, ne lui fut refusé. Un ancien intendant du chevalier, homme sensé & de confiance, fut choisi pour le conduire; deux domestiques composoient son train; enfin, tout étant disposé pour un départ qui coûtoit tant à Rutland, il en fixa lui-même le jour.

Edouard, malgré le plaisir de ne voir plus rien s'opposer à ses vœux, ne le vit approcher qu'avec une vive douleur. Pouvoit-il en effet n'en pas sentir en quittant sa sœur, & ce généreux chevalier, à qui il devoit d'autant plus, qu'il n'avoit eu d'autre titre auprès de lui, pour en être secouru dans sa profonde misère que sa misère même? Il soutint cependant avec fermeté une séparation si cruelle pour son cœur. L'attendrissement de Rutland, en le voyant partir, fut extrême; pour Lucie, elle sembloit n'avoit de forcè que pour retenir son frere dans ses bras; enfin, il s'en arracha malgré elle, malgré lui-même, & après s'être jetté mille fois aux genoux de son
généreux

généreux bienfaiteur, il les quitta tous deux, chargé des plus fortes recommandations pour M. Brisfield, ami intime du chevalier, colonel d'un régiment Anglois, & fort en faveur auprès du fameux duc de Malborough.

Après le départ d'Edouard, Rutland voulut retenir Lucie pour quelque tems auprès de lui, pour lui faire voir, disoit-il, les beautés d'une ville qui lui étoit si nouvelle, & pour se distraire des impressions de tristesse que la privation d'Edouard lui avoit laissées. Mais loin que la présence & les soins de Lucie fissent sur son ame l'effet qu'il avoit paru en attendre, ils sembloient ajouter à sa mélancolie. Bientôt même cet homme, d'un caractère si tranquille, d'une humeur si égale, de qui le chagrin même (car on lui en voyoit quelquefois) n'altéroit jamais la douceur, devint distrait, sombre, inégal, & presque brusque. Tour-à-tour il cherchoit & fuyoit Lucie; cent fois le jour il l'appelloit, & la renvoyoit dans son appartement. Cette jeune personne, qui n'attribuoit un si extraordinaire changement qu'à l'éloignement de son frere, en conçut pour Rutland un redoublement de tendresse, & croyant de

voir, par reconnoissance, lui sacrifier son propre chagrin, elle reprit cette douce & aimable gaieté dont les charmes étoient capables de suspendre, ou d'effacer les idées désagréables, qui paroissent troubler le repos du chevalier: mais loin qu'il la partageât, il sembloit s'en attrister davantage; quelquefois même il sembloit qu'il s'en offensât.

Que vous êtes heureuse, lui dit-il, un jour, avec chagrin, d'avoir un cœur si peu capable de recevoir des impressions vives, ou plutôt que vous êtes à plaindre de ne pouvoir pas connoître le bonheur d'aimer! Je croyois, lui répondit-elle d'un ton doux, mais affligé, que je devois surmonter mon affliction, pour tâcher d'adoucir la vôtre; & je ne pensois pas qu'un effort, que je ne dois qu'à la vivacité du sentiment que vous m'inspirez, dût mériter, de votre part, le reproche de ne le pas connoître. Mon attachement pour vous pouvoit seul me distraire du regret cruel que me cause l'absence de mon frere, & l'emporter sur ma tendresse pour lui. Ah! s'écria le chevalier, qu'il m'est aisé de juger par la différence des expressions que vous employez, en parlant de nous deux, de

celle qu'en effet votre cœur met entre nous! Attachement pour moi, tendresse pour lui?..... Mais est-il bien vrai que vous connoissez ce dernier sentiment? Quoi! Monsieur, s'écria-t-elle, en fondant en larmes, en pourriez-vous douter? Quoi! mon bienfaiteur, celui auquel je dois plus que mon existence, puisque sans lui, je n'aurois existé que pour vivre dans les malheurs les plus affreux, hésite à me croire capable d'un sentiment dont il est si digne de remplir mon cœur! Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, ajouta-t-elle, en se jettant à ses genoux, qui doit vous faire juger si mal d'une ame que vous occupez si tendrement! Ah! levez-vous, ma chere Lucie, lui dit le chevalier d'un air ému; je devois être content de votre cœur; plût au ciel que je le fusse du mien! Mais n'en parlons plus; préparez-vous seulement à retourner dans votre retraite; je me reproche de vous faire perdre ici un tems précieux, & que vous devez employer à perfectionner vos talens: j'ai déjà donné mes ordres; & tout va être prêt pour votre départ. Ah! s'écria Lucie d'un ton douloureux, je suis perdue! Un torrent de larmes succéda à cette exclamation. Que veut donc dire

une si vive affliction, lui demanda Rutland, d'un air aussi inquiet que surpris : Londres, que vous connoissez si peu, auroit-il pour vous assez de charmes, pour exciter en vous de si violens regrets ? Hélas ! Monsieur, lui dit Lucie, lorsqu'elle se fut calmée assez pour pouvoir lui répondre, ni Londres, ni ses plaisirs que je ne connois point, que je n'imagine pas, ne peuvent, comme vous paroissez vous plaire à le penser, me causer aucun regret. C'est la perte de votre amitié que je pleure. Je ne suis point jalouse de celle que vous avez pour mon frere ; mais je ne puis m'empêcher de voir que vous n'aimez que lui, & que ma présence vous est encore plus à charge, que son éloignement ne vous est douloureux. Vous montrez autant d'empressement à m'éloigner de vous, que vous en avez eu pour le retenir, & je sens, avec la douleur la plus amere, la différence que vous mettez dans votre affection, par les mouvemens différens que nous vous inspirons tous deux. Ah ! vous voudriez que je fusse déjà partie ! Et vous concluez de-là, lui dit le chevalier, en la prenant dans ses bras, où il la serroit plus tendrement qu'il ne le croyoit sans doute ; vous concluez, dis-

je, que je ne vous aime plus ! Ah Lucie ! que votre simplicité vous abuse ! jamais vous ne me fûtes si chere ; jamais votre vue ne m'a été si nécessaire, & votre présence aussi précieuse. Eh bien, lui dit-elle vivement, & en lui rendant ses caresses, pourquoi me renvoyez vous ? pourquoi ordonner une séparation qui, s'il est vrai que je vous sois chere, ne doit pas moins blesser votre cœur que le mien ? Si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne voudriez pas me quitter.

Cette réflexion de Lucie & l'air tendre & naïf dont elle étoit accompagnée, jetterent le chevalier dans une rêverie profonde ; il soupiroit, la regardoit, l'embrassoit tour-à-tour. Cette scene muette & si vive dans son silence, auroit peut-être duré encore long tems, si un laquais ne l'eût interrompue, pour annoncer que le carrosse étoit prêt. Cet avertissement sembla tout d'un coup déterminer Rutland. Adieu, mon aimable Lucie, lui dit-il, en la serrant encore dans ses bras, il faut nous séparer. Vous êtes encore bien jeune, & vous ne sentez pas à quel point un plus long séjour ici pourroit vous être nuisible. Partez donc ; mais en partant, emportez la cer-